Et vous pensiez que nous avions laissé tout cela derrière nous : la race biologique fait son retour dans les sciences sociales

Ann Morning

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/urmis/2359>

DOI : 10.4000/urmis.2359

ISSN : 1773-021X

Éditeur

Urmis

Référence électronique

Ann Morning, « Et vous pensiez que nous avions laissé tout cela derrière nous : la race biologique fait son retour dans les sciences sociales », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 20 | juin 2021, mis en ligne le 29 juin 2021, consulté le 01 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/urmis/2359> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/urmis.2359>

Ce document a été généré automatiquement le 1 juillet 2021.

Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Et vous pensiez que nous avions laissé tout cela derrière nous : la race biologique fait son retour dans les sciences sociales

Ann Morning

NOTE DE L'ÉDITEUR

Références de cet article dans sa version originale :

Morning, Ann. 2014. « And you thought we had moved beyond all that: biological race returns to the social sciences. » *Ethnic and Racial Studies* 37 (10) : 1676-1685. En ligne : <http://dx.doi.org/10.1080/01419870.2014.931992>.

Introduction : le retour de la race biologique dans les sciences sociales

Lorsque j'ai commencé à travailler sur ma thèse, qui a ensuite été publiée sous la forme d'un ouvrage intitulé *The Nature of Race : How Scientists Think and Teach about Human Difference* (Morning 2011), plus d'un chercheur expérimenté avait exprimé des réserves vis-à-vis de mon projet. Tandis que je souhaitais explorer les différentes manières selon lesquelles les biologistes et anthropologues contemporains conceptualisaient la race, plusieurs des personnes qui supervisaient ma recherche doutaient de l'existence de telles différences. Selon eux, « tout le monde savait que la notion de race était une construction sociale ».

Pourtant, plus d'une décennie plus tard, deux revues très prestigieuses ont récemment publié des travaux de sociologues qui lient les races à des groupements biologiques. Ces articles confèrent à nouveau un poids scientifique à des idées jusqu'alors marginales¹ et

je soupçonne que ce ne seront pas les derniers. Les données et les méthodes biologiques semblent être en passe de jouer un rôle de plus en plus déterminant dans les sciences sociales et, malgré les bonnes intentions de leurs auteurs et la valeur de ces contributions, elles risquent d'être accompagnées de leur lot d'effets indésirables. Par exemple, en 2013, lors de son congrès annuel, l'*American Sociological Association* (ASA) avait organisé une séance autour du thème de la génétique et de ses contributions potentielles aux sciences sociales (« Interrogating Contemporary Genetics and its Potential Contribution to Social Science »), et, bien que le terme de « race » ne figure nulle part dans le programme, chacun des intervenants du panel avait évoqué cette notion. Cela semblerait indiquer qu'à mesure que la sociobiologie s'impose dans notre discipline, elle réamorce les débats sur les liens entre race et biologie. Bien qu'il s'agisse d'un tropisme propre aux États-Unis, au vu de la prédominance des recherches produites aux États-Unis dans les productions scientifiques à travers le monde, les chercheurs seront confrontés à ce phénomène bien au-delà de l'Amérique du Nord.

La construction sociale de la notion de race face à un défi génomique ?

En 2012, le sociologue Jiannbin Lee Shiao et ses coauteurs Thomas Bode, Amber Beyer et Daniel Selvig ont fait valoir, dans la revue de l'ASA *Sociological Theory*, que l'approche constructiviste de la notion de race devait être corrigée à la lumière des récentes découvertes qui avait ébranlé le champ de la génétique humaine. Pour ces auteurs, la théorie dominante selon laquelle la race est une construction sociale « manque de réalité biologique » (Shiao *et al.* 2012, 67, 69) et « s'embarrasse inutilement [...] d'une conception de la variation biologique propre aux humains qui n'est pas en phase avec les récentes avancées de la recherche en génétique » (68).

Quelles étaient ces nouvelles découvertes génétiques qui, selon Shiao et ses collaborateurs, pouvaient avoir des répercussions sur le constructivisme racial ? Les auteurs se sont penchés sur un sous-ensemble d'articles de généticiens et de statisticiens parus entre 2000 et 2007 qui proposaient et examinaient en détail des méthodes d'identification de groupes génétiques distincts au sein de l'espèce humaine. Nommés en tant que clusters (bien que Shiao et ses coauteurs préfèrent le terme « classes clinales »), ces groupes inférés statistiquement ont été assimilés par certains chercheurs à des races, voire à des groupes ethniques (par exemple Burchard *et al.* 2003, Risch *et al.* 2002). Cependant, la plupart des auteurs de ces études n'ont pas considéré que ces clusters génétiques étaient équivalents à des races (voir toutefois Fujimura et Rajagopalan 2011) et certains ont même vigoureusement rejeté un tel lien. À partir de leur étude de la variation génétique des loci d'enzymes métabolisant les médicaments, Wilson *et al.* (2001, 266) par exemple ont soutenu que « les étiquettes ethniques utilisées de manière courante (comme Noir, Caucasien ou Asiatique) offrent une description imprécise et insuffisante de la structure génétique humaine ». De même, Serre et Pääbo (2004, 1679) affirment qu'il n'y a « aucune raison de penser qu'il existe d'importantes discontinuités génétiques entre différents continents, ou différentes "races" ».

Dans son numéro de février 2014, la revue *Demography* de la *Population Association of America* a publié un article de Guo, Fu, Lee, Cai, Mullan Harris et Li intitulé « Genetic Bio-Ancestry and Social Construction of Racial Classification in Social Surveys in the

Contemporary United States » (ascendance biologique génétique et construction sociale de classifications raciales dans les enquêtes sociales aux États-Unis à l'époque contemporaine). Bien que Guo *et al.* (2014) ne citent pas la contribution de Shiao *et al.* (2012) publiée à une date antérieure dans la revue *Sociological Theory*, ils partagent la même volonté d'associer des traits génétiques humains à des catégories raciales. Cependant, plutôt que de se baser sur une littérature consacrée à la génétique humaine, qui n'établit que rarement un tel lien explicite, Guo *et al.* mènent leurs propres analyses empiriques des données génomiques. Ils utilisent notamment le programme STRUCTURE utilisé par des généticiens pour déceler des clusters de population (Pritchard, Stephens et Donnelly 2000), pour calculer le degré d'« ascendance africaine » et d'« ascendance européenne » dans deux échantillons de jeunes Américains, afin de comparer ces indicateurs génétiques à la race à laquelle les individus participant à l'étude s'identifiaient. Les auteurs indiquent que ces résultats montrent « la manière dont les forces sociales mettent en échec la biologie dans la classification raciale et/ou la manière dont le contexte social interagit avec l'ascendance biologique dans le façonnement d'une classification raciale » (Guo *et al.* 2014, 141).

Ni Shiao *et al.* (2012), ni Guo *et al.* (2014) n'affirment de façon réductrice que les catégories raciales sociales correspondent directement à des clusters génétiques inférés, bien qu'ils s'en approchent parfois dangereusement, notamment lorsque le second groupe d'auteurs explique avoir « reproduit la correspondance entre l'ascendance biologique génétique et la race auto-déclarée » (Guo *et al.* 2014, 142). De même, il pourrait sembler à première vue que Shiao *et al.* soutiennent l'idée de la découverte par des généticiens de sous-espèces biologiques humaines correspondant aux catégories raciales officielles des États-Unis. Ils s'inspirent après tout fortement d'un article de synthèse qui affirme que « les études génétiques des populations ont reproduit la définition classique des races en fonction du continent d'ascendance : à savoir les Africains, les Caucasiens (d'Europe et du Moyen-Orient), les Asiatiques, les originaires des îles du Pacifique [...] et les Amérindiens » (Risch *et al.* 2002, 3).

Toutefois, les deux équipes définissent en finalité les groupes biologiques comme contribuant aux schèmes de catégorisation sociale, sans en être ni le reflet fidèle ni le facteur déterminant. Guo *et al.* (2014, 142) décrivent, par exemple, « l'ascendance biologique géographique comme une composante de la classification raciale ». Bien entendu, un tel argument n'a rien de surprenant et la définition donnée par Shiao *et al.* (2012, 67) de « défi génomique posé au constructivisme social » l'est encore moins. Ne savons-nous pas déjà que la connaissance de l'origine géographique d'un individu et/ou l'interprétation de ses caractéristiques phénotypiques ancrées génétiquement jouent un rôle déterminant dans son affiliation à telle ou telle autre catégorie raciale ? Examinons cette définition de la « race » tirée d'un manuel d'introduction à la sociologie datant de 2001 : « une catégorie de personnes qui se perçoit et qui est perçue par d'autres comme distincte en fonction de certains traits transmis biologiquement » (Calhoun, Light et Keller 2001, 241).

Au contraire, l'originalité de la proposition de ces sociologues tient au fait qu'ils considèrent que les catégories raciales et ethniques utilisées au quotidien sont des constructions sociales, mais qu'il existe toutefois en parallèle des clusters « objectifs » d'êtres humains génétiquement distincts qu'il est possible de mesurer de manière impartiale, et qui servent en quelque sorte de modèles à nos catégories socio-

politiques. Selon Shiao *et al.* (2012, 72), les classes clinales génétiques sont « l'équivalent biologique d'une race/ethnicité construite socialement » ; elles reflètent une « mesure de l'ascendance » objective, naturelle et biologique (79) contrairement à une « perception de l'ascendance » qui serait subjective, construite et sociale (77). L'intérêt porté par Guo *et al.* (2014, 142) à la « façon dont l'auto-identification raciale diffère de l'ascendance biologique en raison de l'influence du contexte social » est tout à fait éloquent. Ainsi, les catégories raciales résulteraient de la déformation par les forces sociales de notre perception de l'ascendance biologique. Et cet argument débouche sur une explication convaincante d'un point de vue logique : nous ne pouvons savoir à quel point nos catégories sont « sociales » qu'en leur retirant leurs caractéristiques biologiques. Les attributs sociaux n'entrent en jeu que lorsque les attributs biologiques font défaut et, à présent, grâce aux avancées de la génétique, nous pourrions distinguer les deux.

Comme Shiao *et al.* (2012, 72) le reconnaissent, cette dichotomie théorique entre la notion de « race » construite socialement et l'« ascendance biologique » génétique fait écho à « la distinction féministe entre le sexe biologique et le genre construit socialement ». Mais la recherche féministe offre une leçon autre que celle avancée par les auteurs : à savoir qu'en réalité, nos approximations du monde naturel les plus abouties et les plus détaillées sont immanquablement teintées de caractéristiques sociales (voir par exemple Harding 1986, Martin 2001, Schiebinger 1993). Comme les scientifiques ayant inventé les méthodes statistiques d'identification des groupes génétiques humains sont les premiers à l'admettre, les pratiques et les hypothèses des chercheurs ont une influence directe sur les modèles de catégorisation qu'ils élaborent (Pritchard, Stephens et Donnelly 2000, Rosenberg *et al.* 2005, Serre et Pääbo 2004). Les décisions humaines sur l'échantillonnage d'individus, leur localisation géographique, le type et la quantité d'informations génétiques analysées, le niveau de résolution souhaité, ainsi que les hypothèses formulées quant à l'histoire de l'évolution humaine dont les migrations et les métissages ont tous un effet sur les types et le nombre de *clusters* produits par les analyses statistiques (Bolnick 2008). En bref, les *clusters* que nous inférons statistiquement dépendent autant de nos croyances culturelles concernant les groupes, leurs similitudes et leurs différences que les classifications socio-politiques consacrées dans le recensement américain. Bien que l'opposition binaire entre « race sociale » et « cluster biologique » puisse avoir une utilité théorique dans l'abstrait, la nature fondamentalement sociale à la fois de nos perceptions et de nos façons de mesurer les choses font que nous ne pouvons jamais savoir dans quelle mesure, si c'est bien le cas, nos catégories raciales sont le reflet de structures objectives des traits génétiques humains. Puisque nos hypothèses sur les groupes biologiques sont informées par nos croyances culturelles sur les différences entre êtres humains, il n'est pas possible de mesurer à quel point nos classifications raciales sont proches ou éloignées de la réalité indépendante que forment les *clusters*, les classes ou les clines.

Le principe selon lequel nos groupes raciaux qui sont construits, à l'instar de ceux du recensement américain, découlent de caractéristiques biologiques sous-jacentes reflète une incompréhension profonde de l'histoire et de la nature de la race. C'est un énorme contresens de considérer les races comme des catégories biologiques qui seraient mal interprétées dans la sphère sociale. Au contraire, ce sont des catégories socio-politiques qui ont conduit à rechercher et à construire des classifications biologiques rebattues. Les groupes raciaux sont ancrés au cœur des débats politiques et sociaux ; ils ne sont pas le fruit de découvertes en laboratoire qui seraient rattrapées, par la suite, par des

rapports de pouvoir. Aussi élaborées que puissent sembler être les analyses génétiques à l'époque contemporaine, il ne faut pas oublier que les généticiens ne tiennent pas la barre dans le développement des idées sur la race. Cela était tout aussi vrai pour les disciplines d'antan qui étaient considérées à la pointe du progrès (comme la taxonomie, la craniométrie, l'anthropométrie et la sérologie), et qui étaient sollicitées pour corroborer les « réalités » biologiques de la race. Lorsqu'il s'agit de la notion de race, la génétique, en dépit de toutes les avancées clinquantes qu'elle donne à voir, n'est rien d'autre qu'une nouvelle recrue pour parachever une vision du monde remontant à l'Europe du XVIII^e siècle : l'idée selon laquelle il existerait « véritablement » des races noires et blanches, jaunes et rouges, indépendamment de tous biais ou croyances culturels que nous pourrions avoir.

Penser la race et les gènes avec la sociologie

En important les méthodes et les découvertes de la recherche en génétique humaine dans les sciences sociales, les auteurs comme Shiao *et al.* (2012) et Guo *et al.* (2014) inaugurent une nouvelle réflexion sur les liens entre race et biologie. Toutefois, ils ont été précédés par un ensemble d'études en sciences sociales particulièrement claires portant sur la production scientifique. Ces dernières recommandent de rester vigilant lorsqu'on étudie de près des arguments liant race et biologie, et de faire preuve de scepticisme, surtout lorsque confrontés à l'idée selon laquelle les catégories raciales découlent de caractéristiques biologiques naturelles et objectives². Cependant, si les données et les analyses biologiques seront de plus en plus mobilisées par les sciences sociales à terme, le lien entre génétique et catégorisation sociale ne devra plus être interrogé par les chercheurs en sciences naturelles, mais aussi et surtout par les sociologues. Nous devons non seulement nous préparer à participer activement à de tels débats, mais aussi à comprendre que notre engagement doit être mis au service des scientifiques travaillant dans de nombreuses disciplines. Les spécialistes de ces questions ne doivent pas perdre de vue le fait que nos catégories sont toujours celles que nous façonnons ; elles n'ont pas d'existence en soi, comme la notion de race semble l'être encore trop souvent aujourd'hui. Comme la sociologie de la connaissance scientifique l'a démontré à maintes reprises, nos croyances et nos manières de percevoir le monde – pensez au concept d'« ideovision » de Fleck (1979 [1935]) – façonnent ce que nous y « découvrons », même lorsque nous pensons simplement effectuer des mesures objectives et entreprendre des analyses impartiales. Les arguments actuels que l'on entend sur la manière dont les races seraient soi-disant issues de groupes biologiques nous en disent moins sur nos corps que sur la persistance en Occident d'une quête pluriséculaire qui cherche à attribuer la source des inégalités sociales à des forces extérieures à la sphère sociale.

Pourtant, les chercheurs en sciences sociales peuvent hésiter à intervenir dans les débats sur la génétique et la race, et ce, pour plusieurs raisons. Premièrement, ils peuvent avoir l'impression que leur manque de compétence en biologie exclut toute intervention de leur part. Cette crainte est exacerbée par le fait que, depuis la fin du XX^e siècle, la définition de ce qui constitue la race ne repose plus sur des caractéristiques phénotypiques facilement observables, mais sur des signatures génétiques (Morning 2011, Reardon 2005). Le jargon utilisé (haplotypes et polymorphismes d'un seul nucléotide [PSN], par exemple), les savoirs théoriques

(comme le principe d'équilibre de Hardy-Weinberg) et la sophistication méthodologique (avec des ensembles de données complexes si vastes qu'ils nécessitent de nouvelles capacités de calcul et techniques statistiques) rendent tout texte traitant de la génétique humaine bien plus intimidant que les taxonomies photographiques tirées de *The Races of Man* (NDLT : de Joseph Deniker, paru en 1900, et traduit en français sous le titre *Les races et les peuples de la Terre*) qui figurent dans les manuels de biologie des années 1950 (Morning 2008). Cette nouvelle façon de conceptualiser la nature de la race a débouché sur sa « mise en boîte noire » scientifique (Latour 1987), puisque les éléments qui, supposément, constituent la race sont devenus un mystère pour les non-biologistes, qui se trouvaient donc exclus des discussions sur le sujet. Bien que le jargon scientifique et les connaissances d'initiés ne soient guère des nouveautés dans les débats sur la race, le passage à des explications d'ordre génétique déplace les échanges sur des caractéristiques physiques qui ne sont plus ni visibles, ni familières au grand public. À une époque révolue, la race était censée être régie par la couleur de la peau et la forme des yeux, la longueur des os et le groupe sanguin : des traits corporels connus de tous, même des enfants. Et bien que la visibilité de la race n'ait jamais été aussi évidente que ce que l'on veut bien nous faire croire (Obasogie 2014), la compréhension de ses manifestations sensibles ne nécessitait pas de disposer de connaissances aussi spécialisées en biologie moléculaire par exemple. Toutefois, si les attributions d'appartenance raciale se fondent sur la science génomique, qui, à part un nombre restreint de personnes, sera capable de les évaluer et de les remettre en question ?

La « mise en boîte noire » de la race est d'autant plus complète qu'elle identifie les sciences naturelles les plus prestigieuses comme les arbitres ultimes de la nature de la race, en excluant les sciences sociales. Dans ce cadre universitaire, où les biologistes ont de manière ostensible des qualifications « scientifiques » plus reconnues que les chercheurs en sciences sociales, du fait de la prétendue supériorité de leur compétence et de leur adhésion aux principes et aux vertus scientifiques, il n'est pas surprenant que les chercheurs en sciences sociales puissent penser que leur expertise est de moindre valeur et qu'eux-mêmes sont moins qualifiés pour intervenir dans le débat. Après tout, les biologistes ne semblent pas éprouver la nécessité de tenir compte des leçons des disciplines sociohistoriques afin de se prononcer sur la nature de la race (voir notamment Burchard *et al.* 2003, Risch *et al.* 2002). Prenons par exemple la manière dont s'est donné en spectacle le généticien James Watson, lauréat du prix Nobel, qui était apparu suffisamment sûr de lui pour affirmer à un journaliste que « tous les tests » démontreraient que l'intelligence des Africains n'était pas « la même que la nôtre », et d'ajouter, pour faire bonne mesure, que « tous ceux qui avaient affaire à des employés noirs » pouvaient en témoigner (Nugent 2007).

Enfin, la crainte des chercheurs en sciences sociales de s'aventurer sur le terrain de la race et de la génétique se voit sans aucun doute également accentuée par les accusations de « savoirs interdits » que les défenseurs des théories biologiques de la race se plaisent à proférer contre ceux qui sont en désaccord avec eux. Comme le décrit Reanne Frank (2012, 316), « cet argument rhétorique présente fallacieusement mais d'une manière très efficace les écrits de généticiens sur la race comme étant à la recherche de vérités objectives, tout en dépeignant les sceptiques comme étant motivés par des craintes, des passions et des opinions politiques contraires à la science ». Cette variante de la théorie de Gieryn (1999) sur la démarcation scientifique de frontières n'est pas utilisée seulement par les biologistes ; Shiao *et al.* (2012) comme Guo *et al.* (2014) s'y essaient également. Les premiers expliquent que la « nouvelle avancée » des

défenseurs des modèles génétiques de race, dont ils s'inspirent largement, « soutient que l'ère de la crainte des réalités biologiques [...] est révolue » (Shiao *et al.* 2012, 68). Les seconds avertissent qu'« une définition de race comme modelée par le social n'interdit en rien un fondement logique pour les classifications raciales/ethniques » (Guo *et al.* 2014, 142). Dans les deux cas, les auteurs se positionnent du côté de la « réalité » et de la « logique », tandis que ceux qui rejettent l'équation entre races et groupes biologiques sont associés à l'émotion (la « crainte ») et à l'« influence sociale ». Cependant, les doutes quant à la place que les sciences sociales doivent tenir dans les débats sur la nature de la race sont totalement infondés. Au contraire, les disciplines comme l'anthropologie, la sociologie et l'histoire sont particulièrement bien placées pour formuler des évaluations critiques de la racialisation des nouveaux concepts biostatistiques. Prenons pour exemple la remise en question par la sociologie de la constitution des échantillonnages et de leurs biais, qui, associée à des connaissances historiques sur les origines sociales des classifications et des outils de mesure, nous autorise à poser des questions fondamentales sur ce que peut éventuellement nous dire l'analyse statistique des données génétiques sur des populations objectives « naturelles » au sein de l'espèce humaine.

En effet, l'une des conséquences les plus fructueuses du dialogue entre biologie et sociologie que Guo, Shiao et d'autres aimeraient encourager pourrait justement déboucher sur un plus grand investissement de la part des chercheurs en sciences sociales à examiner les analyses sur les différences entre les humains dans les sciences biologiques. Cela passera par une évaluation approfondie des différents types d'arguments, qui ne sont en aucun cas similaires, pour déterminer en quoi ils peuvent être utiles aux sciences sociales. Ces dernières années, de nombreuses analyses ont par exemple porté sur l'identification de traces génétiques de divers processus de migrations et de métissage, ce qui avait été déjà largement documenté par des travaux historiques. Ainsi, un article récent intitulé *A Genetic Atlas of Human Admixture History* (Hellenthal *et al.* 2014) corrobore une observation déjà bien connue sur le métissage qui a suivi les grands mouvements de population accompagnant l'expansion des empires européens, arabes et mongols. De même, le constat de Guo *et al.* (2014) que le seuil d'auto-identification en tant que « Noir » se situe à un niveau d'ascendance africaine beaucoup plus bas que pour une auto-identification en tant que « Blanc » par rapport à une ascendance européenne ne pourra surprendre personne ayant tant soit peu connaissance de la « règle de l'unique goutte de sang » (*one-drop rule*) des États-Unis. Il est essentiel d'entreprendre une lecture attentive des arguments reliant gènes, race, ethnie, métissage et migrations, non seulement afin de se garder de toute supposition simpliste sur notre capacité à analyser les données biologiques de manière non biaisée, mais aussi tout simplement pour vérifier qu'ils contribuent au débat en amenant de nouvelles données.

Tenir un discours cohérent, étayé par la sociologie revêt une importance certaine afin de nous faire entendre à la fois auprès du grand public et du champ académique, car la « (re)biologisation » de la race fluctue constamment en dehors de la tour d'ivoire que constitue l'université. La notion de race en tant que caractéristique génétique immuable fait son chemin au travers des pratiques médicales, des produits pharmaceutiques, des pratiques médico-légales, des tests d'ancestralité génétique, des manuels et des médias (Morning 2011). En mai 2014 Nicholas Wade a publié un ouvrage intitulé *A Troublesome Inheritance : Genes, Race and Human History*. Journaliste scientifique

pour le *New York Times*, Wade présente régulièrement les nouvelles recherches en génétique comme démontrant les fondements biologiques des races humaines. Selon son éditeur, l'ouvrage ouvre la voie à « une nouvelle lecture du fondement génétique de la race qui s'avère être explosive »³. Il n'est guère étonnant que dans sa communication prononcée en février 2014 lors du congrès annuel de l'*American Association for the Advancement of Science*, l'anthropologue Nina Jablonski se fut sentie obligée d'aborder les conséquences de vivre à « une époque où les connaissances génomiques s'agrandissent de jour en jour ». « Nous devons constamment veiller à la façon dont ces informations sur la diversité génétique humaine sont utilisées et interprétées », a-t-elle averti (Messer 2014). « Tout système de croyance qui cherche à séparer les individus sur la base de leur patrimoine génétique ou de traits physiques ou intellectuels différents est tout simplement inadmissible dans la société humaine ».

Martin, Emily. 2001. *The Woman in the Body : A Cultural Analysis of Reproduction*. Boston, MA : Beacon Press.

Messer, A'ndrea Elyse. 2014. « Scientific Racism's Long History Mandates Caution. » *Penn State News*. Accessed March 3. <http://news.psu.edu/story/304151/2014/02/14/research/scientific-racisms-long-history-mandates-caution>.

Morning, Ann. 2008. « Reconstructing Race in Science and Society : Biology Textbooks, 1952-2002. » *American Journal of Sociology* 114 (S1) : s106-s137. doi : 10.1086/592206.

BIBLIOGRAPHIE

Bliss, Catherine. 2012. *Race Decoded : The Genomic Fight for Social Justice*. Redwood City, CA : Stanford University Press.

Bolnick, Deborah A. 2008. « Individual Ancestry Inference and the Reification of Race as a Biological Phenomenon. » in Koenig B. A., Soo-Jin Lee S. et Richardson S. S. (éd.) *Revisiting Race in a Genomic Age*. New Brunswick, NJ : Rutgers University Press, 70-88.

Braun, Lundy. 2014. *Breathing Race into the Machine : The Surprising Career of the Spirometer from Plantation to Genetics*. Minneapolis, MN : University of Minnesota Press.

Burchard, Esteban Gonzalez, Elad Ziv, Natasha Coyle, Scarlett Lin Gomez, Hua Tang, Andrew J. Karter, Joanna L. Mountain, Eliseo J. Pérez-Stable, Dean Sheppard et Neil Risch. 2003. « The Importance of Race and Ethnic Background in Biomedical Research and Clinical Practice. » *New England Journal of Medicine* 348 (12) : 1170-1175. doi : 10.1056/NEJMs025007.

Calhoun, Craig, Donald Light et Suzanne Keller. 2001. *Understanding Sociology*. New York : Glencoe McGraw-Hill.

Duster, Troy. 2006. « The Molecular Reinscription of Race : Unanticipated Issues in Biotechnology and Forensic Science. » *Patterns of Prejudice* 40 (4-5) : 427-441. doi : 10.1080/00313220601020148.

Epstein, Steven. 2007. *Inclusion : The Politics of Difference in Medical Research*. Chicago, IL : University of Chicago Press.

- Fleck, Ludwik. 1979 [1935]. *Genesis and Development of a Scientific Fact*. Chicago : University of Chicago Press.
- Frank, Reanne. 2012. « Forbidden or Forsaken ? The (Mis)Use of a Forbidden Knowledge Argument in Research on Race, DNA and Disease. » in Wailoo K., Nelson A. et Lee C. (éd.) *Genetics and the Unsettled Past : The Collision between DNA, Race, and History*. New Brunswick, NJ : Rutgers University Press, 315-324.
- Fujimura, Joan H. et Ramya Rajagopalan. 2011. « Different Differences : The Use of 'Genetic Ancestry' versus Race in Biomedical Human Genetic Research. » *Social Studies of Science* 41 (1) : 5-30. doi : 10.1177/0306312710379170.
- Fullwiley, Duana. 2008. « The Biological Construction of Race : 'Admixture' Technology and the New Genetic Medicine. » *Social Studies of Science* 38 (5) : 695-735. doi : 10.1177/0306312708090796.
- Gieryn, Thomas F. 1999. *Cultural Boundaries of Science : Credibility on the Line*. Chicago, IL : University of Chicago Press.
- Guo, Guang, Yilan Fu, Hedwig Lee, Tianji Cai, Kathleen Mullan Harris et Yi Li. 2014. « Genetic Bio-Ancestry and Social Construction of Racial Classification in Social Surveys in the Contemporary United States. » *Demography* 51 (1) : 141-172. doi : 10.1007/s13524-013-0242-0.
- Harding, Sandra. 1986. *The Science Question in Feminism*. Ithaca, NY : Cornell University Press.
- Hellenthal, Garrett, George B. J. Busby, Gavin Band, James F. Wilson, Cristian Capelli, Daniel Falush et Simon Myers. 2014. « A Genetic Atlas of Human Admixture History. » *Science* 343 (6172) : 747-751. doi : 10.1126/science.1243518.
- Herrnstein, Richard J. et Charles Murray. 1994. *The Bell Curve : Intelligence and Class Structure in American Life*. New York : Free Press.
- Kahn, Jonathan. 2012. *Race in a Bottle : The Story of BiDiL and Racialized Medicine in a Post-Genomic Age*. New York : Columbia University Press.
- Latour, Bruno. 1987. *Science in Action : How to Follow Scientists and Engineers through Society*. Cambridge, MA : Harvard University Press.
- Morning, Ann. 2011. *The Nature of Race : How Scientists Think and Teach about Human Difference*. Berkeley, CA : University of California Press.
- Nelson, Alondra. 2008. « Bio Science : Genetic Genealogy Testing and the Pursuit of African Ancestry. » *Social Studies of Science* 38 (5) : 759-783. doi : 10.1177/0306312708091929.
- Nugent, Helen. 2007. « Black People 'Less Intelligent' Scientist Claims. » *The Times*.
- Obasogie, Osagie K. 2014. *Blinded by Sight : Seeing Race Through the Eyes of the Blind*. Stanford, CA : Stanford Law Books / Stanford University Press.
- Pritchard, Jonathan K., Matthew Stephens et Peter Donnelly. 2000. « Inference of Population Structure Using Multilocus Genotype Data. » *Genetics* 155 : 945-959.
- Reardon, Jenny. 2005. *Race to the Finish : Identity and Governance in an Age of Genomics*. Princeton, NJ : Princeton University Press.
- Risch, Neil, Esteban Burchard, Elad Ziv et Hua Tang. 2002. « Categorization of Humans in Biomedical Research : Genes, Race and Disease. » *Genome Biology* 3 : 1-12.
- Rosenberg, Noah A., Saurabh Mahajan, Sohini Ramachandran, Chengfeng Zhao, Jonathan K. Pritchard et Marcus W. Feldman. 2005. « Clines, Clusters, and the Effect of Study Design on the

Inference of Human Population Structure. » *PLoS Genetics* 1 : 660-671. doi : 10.1371/journal.pgen.0010070.

Rowe, David C. 2002. « IQ, Birth Weight, and Number of Sexual Partners in White, African American, and Mixed Race Adolescents. » *Population and Environment* 23 : 513-524. doi : 10.1023/A:1016313718644.

Rushton, J. Philippe. 2000. *Race, Evolution, and Behavior*. Port Huron, MI : Charles Darwin Research Institute.

Schiebinger, Londa. 1993. *Nature's Body : Gender in the Making of Modern Science*. Boston, MA : Beacon Press.

Serre, David et Svante Pääbo. 2004. « Evidence for Gradients of Human Genetic Diversity Within and Among Continents. » *Genome Research* 14 (9) : 1679-1685. doi : 10.1101/gr.2529604.

Shiao, Jiannbin Lee, Thomas Bode, Amber Beyer et Daniel Selvig. 2012. « The Genomic Challenge to the Social Construction of Race. » *Sociological Theory* 30 (2) : 67-88. doi : 10.1177/0735275112448053.

Wilson, James F., Michael E. Weale, Alice C. Smith, Fiona Gratrix, Benjamin Fletcher, Mark G. Thomas, Neil Bradman et David B. Goldstein. 2001. « Population Genetic Structure of Variable Drug Response. » *Nature Genetics* 29 (3) : 265-269. doi : 10.1038/ng761.

NOTES

1. Pour des exemples de publications controversées sur la race et la biologie, voir Rowe (2002), Rushton (2000) et Herrnstein et Murray (1994).
2. Pour quelques exemples de ce genre de littérature, voir Bliss (2012), Braun (2014), Duster (2006), Epstein (2007), Fujimura (2011), Fullwiley (2008), Kahn (2012) et Nelson (2008).
3. Voir <http://www.us.penguingroup.com/nf/Book/BookDisplay/1,,9781594204463,00.html>.

RÉSUMÉS

Récemment, certains sociologues ont soutenu dans des revues prestigieuses que les catégories raciales étaient liées à des clusters génétiquement distincts dans la population humaine. Ils proposent de théoriser la race en tant que système de catégorisation issu d'une construction sociale et lié à des groupes biologiques au sein de notre espèce. Leurs travaux ne relatent cependant pas dans quelle mesure les clusters génétiques statistiquement inférés relèvent eux-mêmes de constructions sociales, ce qui rend impossible toute juxtaposition entre des catégories sociales « subjectives » et des catégories biologiques « objectives ». Cet article encourage vivement les chercheurs en sciences sociales à garder une distance critique par rapport aux allégations concernant un quelconque fondement génétique aux races humaines et à apporter leur contribution aux débats actuels sur la notion de race.

INDEX

Mots-clés : classification, biologie, genre, génétique, sciences, statistiques

AUTEUR

ANN MORNING

Ann Morning est professeure au département de sociologie de l'université de New York.
Department of Sociology, New York University, 295 Lafayette St., New York, NY 10012, USA.
Email : ann.morning@nyu.edu